

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Simone de REYFF

Marie-Madeleine, pécheresse et pénitente, dans
la littérature «héroïque» du XVII^e siècle français

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 77-92

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Marie-Madeleine, pécheresse et pénitente,

*dans la littérature « héroïque »
du XVII^e siècle français*

1. Sainte Marie-Madeleine dans la tradition culturelle occidentale

Dans le sillage de l'abbé Bremond, qui considérait la Madeleine comme la sainte du XVII^e siècle par excellence, les historiens de l'art et de la littérature ont amplement souligné, au cours de ces dernières décennies, les multiples facettes de la dévotion magdalénienne¹. La dimension paradoxale de cette figure, que définissent les pôles extrêmes de l'iniquité et de la grâce, l'associent presque par définition aux traits majeurs de ce qu'il est convenu d'appeler la sensibilité « baroque ». On a beaucoup glosé sur ce chapitre, en soulignant, non sans quelque lourdeur parfois, les ambiguïtés de la pénitente dont le corps émacié ne saurait faire oublier la triomphante beauté ; ou encore, en relevant dans les extases de la « sainte amante » certains accents très caractéristiques de son passé galant. La complexité de cette Madeleine, modèle de componction et de dévotion ascétique, est assez troublante pour

¹ H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, Paris, Bloud & Gay, 1916-1936, t. 1, p. 383. Parmi les études de synthèse les plus récentes, signalons celles de Françoise Bardon, « Le thème de la Madeleine pénitente au XVII^e siècle en France », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1968, pp. 274-306, et de Wolfgang Leiner, « Métamorphoses magdaléennes », *La Métamorphose dans la poésie baroque française et anglaise*, Actes du Colloque international de Valenciennes, p. p. G. Mathieu-Castellani, Tübingen-Paris, Narr-Place, 1981, pp. 45-56. Pour ce qui est du culte à proprement parler, on ne peut que renvoyer aux nombreux travaux de Mgr Victor Saxer, à commencer par *Le culte de Marie-Madeleine en Occident, des origines à la fin du Moyen Age*, Auxerre-Paris, 1959, 2 vol.

susciter l'interrogation: quelle forme de «sentiment religieux» justifie la fascination qui, durant tant de générations, dirigera vers elle non seulement le regard des artistes et des poètes, mais aussi celui de tous les fidèles ? A cet égard, l'analyse de la production magdalénienne devrait intéresser l'histoire de l'Eglise au moins autant que celle de la littérature.

Si le XVII^e siècle apparaît à juste titre comme un moment fort de la dévotion à Marie-Madeleine, l'influence de la sainte est une constante de la spiritualité occidentale. Aussi conviendrait-il, pour dépasser les conclusions intuitives des diverses monographies inspirées par ce sujet, d'envisager une étude interdisciplinaire susceptible d'aboutir à une synthèse significative². Evaluer les résonances du culte magdalénien au cours des siècles, c'est notamment prendre en compte les visages contrastés, voire antinomiques, que lui prêtent les peintres, de la citadine légèrement guindée sous l'amoncellement de ses parures (Qu. Metsys, J. Gossaert, J. van Scorel) à l'ermitte prudemment dévêtue et sagement prostrée (le Tintoret, S. Vouet, G. Reni), en passant par la contemplative nocturne au rayonnement silencieux (Zurbaran, La Tour). Semblablement, on ne saurait envisager la rhétorique parfois déconcertante de toute une poésie dévotionnelle sans saisir, à travers certains oratorios de la même époque (A. Scarlatti, A. Caldara, M. A. Charpentier), les transports d'un lyrisme probablement aussi « sincère » que chaleureux.

Pour s'en tenir au domaine des lettres françaises, il faudrait relever dans le Moyen Age finissant une sorte de pendant, peut-être même d'anticipation de la grande période magdalénienne qui recouvre en gros la première partie du XVII^e siècle. Dans la foulée des prédicateurs (O. Maillard, M. Menot, G. Barlette) qui, en des versions à la fois édifiantes et pittoresques, retracent le destin de la mondaine convertie de manière à répondre à la double exigence de leurs auditoires, les auteurs dramatiques scrutent à leur tour les diverses virtualités de notre figure. Leur Madeleine, elle aussi, se réduit le plus souvent au seul épisode de la conversion. Cette limitation apparente n'a toutefois rien de préjudiciable lorsque la densité du regard parvient à restituer dans ses dimensions essentielles l'enjeu de ce moment crucial. Tel est le cas de la *Passion d'Angers*, où l'auteur, Jean Michel, élit la Madeleine pour

² Signalons l'existence d'un groupe de travail sur la Madeleine constitué depuis peu à l'Université de Grenoble, et qui réunit, sous la direction du Prof. Jacques Chocheyras, des spécialistes venus d'horizons très divers.

incarner toute une méditation théologique sur les voies de la grâce et du salut³. Tant par l'envergure que par l'impressionnante cohérence du vaste projet dramatique dans lequel elle s'insère, la Madeleine de Jean Michel peut paraître à cent coudées au-dessus de ses sœurs de la période baroque. Si ces dernières sont demeurées plus fameuses, c'est peut-être avant tout en raison de l'abondance et de la diversité d'une production qui s'impose d'elle-même à l'attention⁴. Après la relative éclipse du thème durant toute la Renaissance, on assiste en effet, dès la fin du XVI^e siècle, à une résurgence vigoureuse et durable. Tous les genres lyriques seront mis à contribution, du sonnet aux formes les plus libres : élégie, chanson spirituelle, méditation versifiée, fragment narratif, etc. Cette vogue de la poésie magdalénienne, que l'on n'a pas manqué de mettre en rapport avec diverses composantes de la réforme post-tridentine, s'appuie incontestablement sur toute une littérature réputée plus sérieuse : ouvrages de spiritualité (Bérulle), prédication (Coëffeteau, Bossuet, Bourdaloue), histoire et hagiographie. La fin du siècle verra peu à peu tarir cette veine, sans doute par épuisement naturel, mais peut-être aussi dans la mesure où une critique historique renouvelée (Launay, Mabillon) avait porté quelques coups fatals à la légende magdalénienne. Car cette Madeleine que chacun célèbre à l'envi n'est pas, comme on le sait, l'une des figures les plus limpides de la tradition chrétienne.

2. Une figure légendaire

A vrai dire, l'historien de la littérature ne se préoccupe qu'indirectement du problème d'exégèse désigné sous l'appellation incorrecte et commode de « question des trois Maries »⁵. La Madeleine que vénère, presque sans l'ombre d'un soupçon, la chrétienté d'Occident n'est autre que la figure

³ Nous renvoyons sur ce point à l'admirable étude de M. Accarie, *Le théâtre sacré de la fin du moyen âge. Étude sur le sens moral de la Passion de Jean Michel*, Genève, Droz, 1979, pp. 139-230 et *passim*.

⁴ Pour le seul XVII^e siècle, on compte plus d'une centaine d'œuvres d'envergure consacrées à la Madeleine.

⁵ On trouvera une bonne synthèse sur la question dans l'étude déjà ancienne de U. Holzmeister, «Die Magdalenenfrage in der kirchlichen Ueberlieferung», *Zeitschrift für Katholische Theologie*, XLVI, 1922, pp. 404-422 ; 558-584.

composite dont une déclaration célèbre de Grégoire le Grand atteste pour de longs siècles l'authenticité :

*Hanc vero quam Lucas peccatricem mulierem, Joannes Mariam nominat, illam esse Mariam credimus de qua septem daemonia ejecta fuisse testatur*⁶.

Cependant, cette Madeleine « grégorienne » est loin de se limiter aux seules sources scripturaires. Comme tous les saints, elle a bénéficié au fil des siècles des apports hétéroclites d'une tradition hagiographique soucieuse de combler les « lacunes » des documents primitifs. Il serait oiseux de récapituler ici les multiples fragments légendaires au gré desquels notre héroïne s'est vue progressivement dotée d'un *curriculum vitae* sans failles⁷. Le plus simple est de se reporter d'emblée aux grandes compilations du XIII^e siècle qui, sous forme d'abrégés, reflètent les principaux méandres de ces fleuves au cours souvent incertain qui alimentaient les offices sanctoraux : Jean de Mailly, Vincent de Beauvais et, bien sûr, Jacques de Voragine. A leur manière, on reconstituera une *Vita Magdalene* « traditionnelle » dans laquelle les scènes coutumières des évangiles n'auront, il faut l'avouer, que la part congrue.

Fille de Syrus et d'Eucharie, Madeleine partage avec ses aînés Marthe et Lazare une enfance choyée dans l'atmosphère insouciant et luxueux d'une famille opulente. L'indulgence excessive qui préside à son éducation ne réussira qu'à la desservir, comme le remarquent la plupart des commentateurs médiévaux : la jeune héritière de « Magdalon » cédera très tôt aux sollicitations d'une existence mondaine et dissipée. Les légendes anciennes se préoccupent assez peu de détailler les circonstances de cette vie de péché. Seule une version tardive, la *vita* « *Fuit in Jherusalem* », met en scène la jeune écervelée dans un dialogue avec la sage Marthe, qui tente par tous les moyens de ramener sa cadette à la raison⁸. Les arguments de l'aînée dénotent déjà un sens moral singulièrement rétréci aux exigences du

⁶ *Hom. in Evangeliiis*, XXXIII, P. L. 76, col. 1239.

La discussion engagée par Lefèvre d'Étaples, partisan de la distinction des trois personnages, n'aura aucune incidence sur la tradition. (*De Maria Magdalena et triduo Christi disceptatio*, 1517). Voir G. Bedouelle, *Lefèvre d'Étaples et l'Intelligence des Écritures*, Genève, Droz, 1976, pp. 191-196.

⁷ L'étude à la fois la plus détaillée et la plus utile à consulter sur l'hagiographie magdalénienne reste la thèse de H. Hansel, *Die Maria-Magdalena Legende, Eine Quellen-Untersuchung*, Greifswald, 1937.

⁸ Fin du XIV^e siècle (B.H.L. 5452).

qu'en-dira-t-on. L'opportunisme avec lequel elle désigne à la jeune coquette les séductions du « nouveau prédicateur » dont chacun parle dans le voisinage en dit long sur cet état d'esprit. Voilà donc notre écervelée prise au piège de sa propre curiosité, et qui ne songe plus qu'à se parer pour ajouter au nombre de ses conquêtes celle de ce Jésus qu'on lui décrit sous un jour si flatteur. Dès le premier regard qu'il pose sur la Madeleine, le Christ aura bien sûr raison de cette naïve outrecuidance. Telle est l'origine du retournement radical qui conduira la pécheresse aux pieds de son Sauveur, dans la demeure de Simon le Pharisien (Lc 7, 36-50). A partir de cette scène la légende reprend, au fil d'une chronologie conventionnelle, les diverses péripécies de l'évangile qui constituent la Madeleine « unitaire » : disciple attentionnée (Lc 8, 12), interlocutrice privilégiée de Béthanie (Lc 10, 38-42), témoin de la résurrection de son frère Lazare (Jn 11, 1-45), la pénitente régénérée annoncera, par le geste prophétique de la « seconde onction », la mort sacrificielle de celui qui l'a ramenée à la vie (Mt 26, 6-13 ; Mc 14, 3-9 ; Jn 12, 1-8). La présence silencieuse de Madeleine au Calvaire implique sa participation à l'expérience de la victoire pascalle. Au témoignage des Synoptiques, les légendiers préféreront évidemment le récit de Jean où le rôle de *l'apostola apostolorum* prend un relief particulier. Le destin de la Madeleine post-évangélique relève exclusivement de l'ingéniosité des hagiographes. Au lendemain de la Pentecôte, la sainte est victime, avec d'autres disciples du Christ, de la persécution des Juifs qui l'installent de force, elle et ses compagnons⁹, dans un rafiot abandonné aux caprices de la mer. La Providence aidant, les tempêtes escomptées se muent en éléments zéphirs qui entraînent le petit équipage vers les côtes de Provence. A l'instar de son guide saint Maximin, Madeleine entreprend l'évangélisation des autochtones. Une interpolation connue sous le nom de « miracle de Marseille » illustre cet épisode : suivant un schéma narratif aussi stéréotypé qu'édifiant, la sainte promet un fils au roi de Marseille qui désespère d'en avoir un, à condition que lui et son peuple se fassent baptiser. Non seulement la prédiction s'accomplit, mais Madeleine prouvera la puissance de son Dieu en ressuscitant la reine morte en couches¹⁰. Sa tâche accomplie, la sainte, lassée du

⁹ La liste des exilés varie suivant les versions. Parmi les figures constantes, signalons, outre Madeleine, Marthe et Lazare, saint Maximin et saint Trophime, les futurs évêques d'Aix et d'Arles, Sidoine, l'aveugle-né, et Marcelle, « suivante » de Marthe.

¹⁰ Cet épisode qui connaît des versions très diverses fit l'objet de nombreuses retranscriptions en langue vulgaire, tout au long du Moyen Age. Signalons à titre indicatif un mystère très tardif sur ce sujet, *La Vie de Marie Magdaleine par personnages* (1605), récemment mis en lumière par J. Chocheyras et G. A. Runnals (Genève, Droz, 1986).

commerce des hommes¹¹, se retire du monde pour achever sa vie dans la contemplation solitaire. Son premier ermitage se serait situé aux environs de la future Abbaye de Saint-Victor, lieu trop accessible encore aux visiteurs. C'est pourquoi, ainsi que le veut une tradition assez tardive, la Madeleine portera finalement son choix sur le massif sauvage qui surplombe Saint-Maximin. C'est dans le dénuement le plus total qu'elle passera trente années au fond d'une grotte, la Sainte-Baume, où les chœurs angéliques, sept fois le jour, la tiendront en extase. Notons en effet que, si ascétique qu'elle soit, cette vie érémitique ne se comprend à l'origine que dans une perspective contemplative. La composante pénitentielle n'interviendra qu'ultérieurement, au point d'ailleurs de supplanter la signification initiale de l'épisode. Les derniers instants et la mort de Madeleine répondent en tout point aux attentes engendrées par la littérature édifiante : tout se passe dans un registre sublime, à grands renforts de rayons surnaturels et d'exhalaisons embaumées, sous l'œil révérencieux d'un témoin ecclésiastique qu'un souci de rationalisation assimile le plus souvent à saint Maximin.

3. Relais modernes de la légende : les poèmes héroïques

Si nous avons choisi, pour illustrer le visage de la Madeleine dans la littérature française du XVII^e siècle, le registre peu connu des poèmes héroïques, ce n'est pas par amour exagéré des causes perdues, ni par souci d'infliger au lecteur les reflets d'une production particulièrement mal famée. L'épopée française n'a du reste pas attendu notre siècle pour se voir infliger la réputation d'être illisible. Les contemporains ont ironisé à l'envi les infructueuses tentatives de nombreux écrivains soucieux de répondre, à la suite de Ronsard, au vibrant appel que lançait déjà Du Bellay dans sa *Deffence et Illustration de la Langue française* (1549) : seule la veine épique était susceptible de doter à jamais le patrimoine culturel français de ses lettres de noblesse. L'intérêt réside moins, pour nous, dans les causes et les circonstances de tant d'échecs successifs¹² que dans la rencontre de ce genre littéraire avec l'inspiration chrétienne. En effet, à côté des thèmes historiques

¹¹ « Virorum » précise, non sans candeur, la *Vita eremitica* B.H.L. 5456 !

¹² Parmi les « fours » les plus monumentaux, rappelons la (tristement) célèbre *Pucelle* de Chapelain (1656), victime surtout d'une publicité trop bien faite : son auteur l'annonçait depuis vingt ans comme le chef-d'œuvre du siècle !

voués à la célébration nationaliste, l'épopée française va se tourner de plus en plus, à partir de 1615, vers la Bible et le passé de l'Eglise pour puiser ses sujets. Or il n'est pas indifférent de constater que, sur trente-deux épopées « religieuses » parues au cours de la première partie du siècle, huit sont consacrées à la Madeleine. Cette proportion semble d'autant plus étonnante que le reste du *corpus* fait montre d'une grande diversité thématique. Pourquoi cette attirance de nos poètes héroïques à l'endroit de la Pécheresse pardonnée ? Le fort courant magdalénien qui anime la chrétienté de ce temps fournit certes une explication satisfaisante à ce phénomène. On peut se demander toutefois si l'abondant matériel légendaire qui sous-tend la figure de Madeleine ne vaut pas en l'occurrence comme un éclairage complémentaire non négligeable. En élisant une telle héroïne, l'auteur trouve à sa disposition non seulement une donnée narrative cohérente, mais un destin chargé de pathétique, traversé d'événements surnaturels ou « merveilleux » et, ce qui n'est sans doute pas à mépriser, pimenté d'aventures propres à délecter un public fêru de romanesque. Il est donc à peine exagéré d'établir un lien de filiation entre nos « magdaléniens » et les auteurs anonymes de la tradition hagiographique médiévale. Sans doute cette remise à jour de la légende s'inscrit-elle dans les conditionnements multiples d'un genre aussi contraignant que prestigieux. Les exigences du style élevé, les souvenirs de la culture humaniste et les impératifs tout-puissants de la bienséance qui régissent la production épique de ce temps contribueront à doter la « nouvelle » Madeleine de nuances que l'on chercherait en vain dans l'abrégé de la *Légende dorée*. Ces œuvres n'en demeurent pas moins, par l'envergure de leur dessein, dans la lignée des récits hagiographiques. A cet égard, elles nous paraissent revêtir une valeur toute particulière, que ne proposent pas nécessairement les pièces lyriques centrées sur tel ou tel moment précis de la vie de Madeleine. L'ampleur du champ envisagé n'est en effet pas sans relation avec la qualité du regard : reconstituer le débat intérieur de la Pénitente, traduire les lourds pressentiments de la Myrrhophore devant le tombeau vide, suggérer les extases de la Solitaire suppose à chaque fois la saisie d'un ton spécifique, par le moyen d'un outillage stylistique judicieusement sélectionné. Lorsqu'il s'agit toutefois d'appréhender l'ensemble d'une figure, c'est-à-dire d'en exprimer la cohérence au-delà du contraste de ses visages singuliers, non seulement la réalisation s'avère plus problématique, mais elle présuppose l'élaboration d'une vision du monde — on dirait peut-être aujourd'hui d'un « idéologème » — susceptible d'intégrer toutes les disparates. Que nos poètes ne se soient manifestement pas révélés à la hauteur d'un tel défi n'est pas douteux. Il reste que leur

entreprise se signale comme un cas d'espèce particulièrement intéressant à l'intérieur du *corpus* magdalénien.

Mais qui sont ces hommes assez passionnés ou imprudents pour versifier, en l'honneur de la Madeleine, ces sommes irrémédiablement vouées à l'oubli ? Leurs noms n'évoque à vrai dire rien de bien concret, et cela même pour le spécialiste des lettres françaises du Grand Siècle. Le plus ancien est un certain Jean Balin, professeur au Collège de Narbonne, qui publie en 1607, sous le titre de *Poème heroique de sainte Magdelaine*, la version française d'une épopée latine qu'il avait composée au tout début du siècle. Le Capucin Remi de Beauvais ne verra qu'en 1617 la parution de la *Magdeleine* qu'il avait dédiée, près de vingt ans auparavant, à une noble protectrice de son ordre. Entre-temps, Marc-Antoine Durant, Chartreux d'origine aixoise, a procuré sa *Magdaliade, ou Esguillon spirituel pour exciter les ames pecheresses à quitter leurs vanitez & faire penitence. A l'exemple de la tressainte Penitente Magdaleine* (1608). Autre célébrité du temps, l'« officiel » de Saint-Valery-en-Caux, Jacques Leclercq, réunit quelques années plus tard, dans un recueil intitulé *Uranie penitente* (1628), toute une série de fragments qui constituent une véritable épopée magdalénienne. *La Magdelaine penitente* de Louis Le Laboureur, magistrat dévot et amateur de bonnes lettres, pourrait être envisagée comme un premier exercice préparant le fastueux *Charlemagne* de 1666. Seuls deux de ces auteurs ont échappé quelque peu à l'injure du temps. Mais si Jean Desmarets de Saint-Sorlin intéresse encore la critique, c'est moins en raison de la valeur intrinsèque de ses œuvres que par son activité de bouillant polémiste. Son parti pris en faveur d'une littérature moderne d'inspiration chrétienne l'oppose à Boileau, partisan des modèles antiques. En dépit de la préface grandiloquente qui l'accompagne, *Marie Madeleine ou le Triomphe de la Grâce*, publiée en 1669, ne réussit guère à accréditer les vues théoriques de l'auteur. L'année précédente avait vu paraître un petit volume qui restera longtemps inaperçu du public, avant de connaître, vers la fin du siècle, une faveur assez équivoque, qui lui vaudra plusieurs rééditions : au mépris des intentions sincères de son pieux auteur, la *Magdeleine au Desert* du Carme Pierre de Saint-Louis passe, aujourd'hui encore, comme un monument de mauvais goût propre à déclencher l'hilarité des esprits les plus sévères¹³.

¹³ Théophile Gautier est pour beaucoup dans une telle réputation. Il faut lire dans les *Grotesques* (1844) les pages consacrées à « l'ouvrage le plus excentrique qui ait jamais paru dans aucune langue au monde ».

A deux exceptions près — Le Laboureur et Desmarets —, c'est donc à d'obscurs provinciaux, ecclésiastiques ou religieux pour la plupart, que nous avons affaire. Si la multiplication des épopées magdaléniennes répond bien à un phénomène de mode, ce dernier ne se laisse pas aisément circonscrire. L'insuccès généralisé de toutes ces Magdaliades n'est en l'occurrence pas l'aspect le moins déconcertant du problème. La situation marginale de nos auteurs justifie le caractère légèrement désuet de leurs choix esthétiques. Cela est vrai surtout des poètes de la première période qui adoptent tous peu ou prou ce que l'on pourrait désigner approximativement par la manière post-ronsardienne : prédilection pour un style fleuri, métaphorique à l'extrême, multiplication des recherches lexicales, goût accusé pour les circonvolutions de tous genres. Cependant, il ne faudrait pas exagérer cet archaïsme de la forme. Un Durant, un Remi ou un Leclercq se donnent avant tout comme des disciples de Du Bartas. Or jusqu'en 1632, l'auteur de la *Sepmaine* est régulièrement réédité et traduit, ce qui en dit long sur la durée de son succès. Le changement d'optique qui, voici quelques décennies, a conduit à la réévaluation de l'art baroque nous rend aujourd'hui paradoxalement plus perméables aux détours scabreux du « style Nervèze » qu'à la fluidité légèrement soporifique de la strophe malherbienne, telle que la pratique par exemple Le Laboureur.

4. En interrogeant les textes¹⁴

Encore qu'ils répondent à un dénominateur commun sur le plan de la forme, on peut se demander dans quelle mesure il est légitime d'approcher ces textes comme un ensemble solidaire, témoin univoque d'un imaginaire collectif. Autrement dit, est-il envisageable d'étudier les traits de la Madeleine tels qu'ils se dégagent *des* poèmes héroïques qui lui sont consacrés ? Ne serait-il pas à la fois plus honnête et plus judicieux de considérer notre héroïne à partir de chaque auteur singulier ? Ce petit problème méthodologique trouve en fait sa solution dès le premier survol de notre *corpus*. Certes, les accents demeurent diversement équilibrés, les nuances variées, mais c'est *una voce* que s'élève la célébration de la sainte. Cette concordance, qui

¹⁴ Le présent résumé reflète un exposé essentiellement consacré à l'analyse de textes. Il n'est malheureusement guère possible de donner ici autre chose que des considérations générales, lesquelles mériteraient bien sûr d'être étayées de façon concrète.

s'affirme en dépit des modes stylistiques et du décalage des générations, s'impose notamment à la lecture des préfaces ou autres précautions liminaires dans lesquels nos auteurs exploitent invariablement les mêmes lieux communs : Madeleine est pour eux l'alibi par excellence de la pratique littéraire, en ce sens qu'elle leur permettra de tout dire et de tout faire, sans jamais encourir le blâme d'avoir cédé aux « lascives sirènes » de la poésie mondaine ; bien plus, elle les invite à récupérer pour la bonne cause un art trop souvent voué à des fins perfides. C'est ce que Du Bellay appelait déjà « piller les Egyptiens » ! On voit dès lors comment semblable optique va déterminer le visage d'une Madeleine ainsi prise à témoin de la bonne foi de ses chantres. D'emblée la voilà mise au service d'un but précis, que l'on pourrait situer à mi-chemin entre la défense des valeurs chrétiennes et un endoctrinement moral non dénué de relents pharisaïques. Dans l'impossibilité de vérifier une telle hypothèse de lecture à travers tous nos textes, nous nous bornerons à un échantillonnage que délimiteront les moments forts de la *vita* résumée plus haut : la pécheresse mondaine, l'amante convertie, la pénitente érémitique¹⁵.

Suivant que la pécheresse est envisagée à travers le regard d'autrui ou par le biais d'une prise de conscience personnelle, son évocation s'inscrit dans des traditions différentes. La première perspective ravive le portrait de la Mondaine, tel que l'avait développé le Moyen Age finissant. Il est à tout le moins piquant de constater avec quel luxe de détails ces ecclésiastiques intransigeants énumèrent les artifices de l'interminable toilette qui inaugure chaque journée de la belle. La curiosité soupçonneuse de leur regard favorise peut-être un témoignage inopiné sur l'évolution de la mode féminine au début du XVII^e siècle. Cette complaisance dans la réprobation n'en paraît pas moins suspecte, et cela surtout dans la mesure où elle aboutit très tôt à des excroissances parfaitement gratuites. Madeleine n'est décidément pas la seule à se laisser piéger à l'attrait des « mondaines delices » ! Non seulement le péché se ramène, pour nos poètes, à une description circonstanciée à grands renforts de *topoi* pétrarquistes ou de métaphores baroques, mais la

¹⁵ Si nous n'avons retenu ni la contemplative de Béthanie, ni la disciple du matin de Pâques, c'est avant tout en raison des limites du présent exposé. Il n'est cependant pas sûr que ces deux scènes, vouées par essence à l'intériorité, revêtent une importance majeure aux yeux de nos magdaléniens épiques. Le plus souvent, en effet, ils s'arrangent soit pour les éluder, soit pour en gauchir le sens. C'est ainsi que chez Remi de Beauvais, par exemple, la visite du Christ à Béthanie se résume à une scène domestique, absolument charmante en soi, mais où le parfum des rôtis et des sauces l'emporte délibérément sur les suavités mystiques.

superficialité délibérée de leur point de vue compromet la saisie même de la nature du mal. Au diagnostic initial — celui que suggèrent déjà les préfaces — qui présente la Madeleine pécheresse comme l'incarnation de l'égarément aveuglé succède le portrait d'une coquette assez anodine. Qu'est-ce à dire, sinon que l'auteur s'avoue incapable de transcrire dans une expérience concrète un contenu dogmatique qu'il ne semble avoir qu'imparfaitement assimilé ? Péché et pécheresse restent à ses yeux deux entités parfaitement distinctes ; il sait désigner l'enjeu du refus de la grâce, mais quand il s'agit d'en inscrire les conséquences au cœur d'un destin individuel, il se rabat sur l'inventaire d'un comportement échappant aux lois des convenances.

Nos poètes sont-ils mieux inspirés lorsque, témoins du retournement de la Mondaine, ils s'essaient à transcrire ses débats intimes ? Les exemples ne manquent pas de ces déplorations échevelées au cours desquelles l'héroïne fustige son passé dans une tonalité dont les excès doivent parfois au concept secourable de « baroque » de ne pas passer pour du franc mauvais goût :

*Viel esgoust pestilent ! charroigne de voirie !
Abominable pus de coaque ! ah ! Marie,
Qu 'as tu fait ! qu 'ay je fait ! hé ! que n 'ay je pas fait !
Que me suis-je pollué ! ah ! que je suis villaine,
Ah ! que je suis infame ! ah ! pauvre Magdeleine !*¹⁶

Il semble que l'on n'aura jamais de termes assez percutants pour désigner dans le péché une impureté indélébile dont divers procédés stylistiques — anaphore, accumulation, oxymore — accusent l'horreur. A l'autre extrémité de la chaîne se profilent, au gré d'un lexique tout aussi outrancier, les redoutables châtiments que la criminelle appelle de ses vœux. Voilà qui est bien. Mais lorsqu'il s'agit de justifier tous ces éclats par un semblant de réflexion sur la nature d'une transgression si néfaste, nos auteurs se révèlent une fois de plus pris de court. Pour qualifier son péché monstrueux, Madeleine ne dispose guère que du répertoire des anciens prédicateurs : coquetterie, galanterie, paresse et vanité, tels sont les chefs d'accusation banals dont elle doit se contenter. Une telle disproportion entre les bouleversements hyperboliques de l'âme pécheresse et la nature du regard porté sur le mal engendre une manière de béance, dans laquelle s'interpose une morale

¹⁶ Remi de Beauvais, *La Magdeleine*, Tournai, 1617, livre IV, p. 116.

conventionnelle et normative. En dépit de sa formulation explosive, le jugement que porte Madeleine sur ses errances passées est condamné à l'artifice, parce qu'elle n'a pas assumé l'expérience de son péché. En effet la coquette euphorique qui, subjuguée par le regard du Christ, se mue en douloureuse pénitente, se donne moins comme l'exemple privilégié d'une métanie fulgurante que comme un modèle statique, docile aux impératifs du raisonnement qu'elle incarne.

Au-delà de leurs modalités particulières, les diverses mises en scène de la conversion étayent largement notre analyse. Significativement, nos poètes reprennent presque tous le récit légendaire de la ruse de Marthe envoyant sa jeune sœur au sermon du Christ, présenté en l'occurrence comme un prédicateur à la mode. Ce recours à l'anecdote facile en dit long, d'emblée, sur la dimension du premier face-à-face entre la Pécheresse et son Sauveur. De même l'assimilation du Sermon sur la Montagne à un prêche courroucé et intolérant traduit un gauchissement des perspectives très révélateur. Quelle motivation détermine finalement la démarche pénitentielle de Madeleine ? Les traits aimables de celui qui, du haut de sa chaire, vitupère publiquement sa conduite passée ? Mais en est-ce vraiment assez pour justifier l'abandon total de mœurs luxueuses au profit d'un rigorisme autoritaire ? En vérité, si Madeleine vient à résipiscence, c'est peut-être avant tout parce qu'elle se doit d'être conforme au « programme » qui la désigne. La conversion ne relève pas, dans son cas, d'une vocation surnaturelle, pas plus qu'elle ne s'impose au terme d'une quête insatisfaite du bonheur impossible. Madeleine se convertit, parce que c'est sa fonction de le faire. Sa rencontre avec le Christ n'équivaut nullement, pour elle, à cet instant crucial où s'accomplit un destin dans le vertige d'une liberté enfin révélée à elle-même. A l'exploration tâtonnante d'un cheminement personnel, nos poètes ont invariablement préféré le tracé exemplaire du registre merveilleux où tout est gagné d'avance : Madeleine se plie à la motion de la grâce un peu à la manière de la pastourelle qui finit par épouser son prince charmant.

Une telle réduction de la figure ne pouvait que compromettre la scène de l'onction, dont la portée n'outrepasse plus guère celle d'une anecdote édifiante. Quand ils ne l'éluent pas carrément, nos magdaléniens exploitent le récit de Luc dans une perspective didactique, y relevant à la fois la manifestation de la miséricorde divine et les effets du repentir. A la manière des prédicateurs contemporains, ils s'emploient à souligner le contenu doctrinal de la péripécie, au détriment de l'expérience singulière que celle-ci propose.

Suivant une telle optique, la Madeleine s'estompe au point de n'être bientôt plus que le prétexte de considérations diverses sur les modalités de la contrition : à travers elle on exalte le zèle d'un repentir généreux et immédiat ainsi que l'audacieuse spontanéité d'une dévotion qui fait fi de tout respect humain. Il serait sans doute mal venu de récuser le bien-fondé d'une telle lecture. Force est pourtant d'en constater les limites par rapport aux virtualités profondes de notre thème. Un simple détail suffira peut-être à concrétiser notre intuition : les commentaires médiévaux inspirés par l'onction de la pécheresse insistent presque tous sur le silence qui domine la scène ; seuls les gestes d'un rituel symbolique paraissent à même de suggérer l'intense amour qui a conduit la Madeleine à la demeure du Pharisien. Silence sacré qui, au cœur d'une assemblée médusée, enveloppe de son rayonnement le mystérieux idéogramme où convergent Dieu et l'homme. Paradoxale gageure de la poésie, réduite à trouver au cœur même du langage l'expression de l'indicible. Non seulement nos auteurs se montrent insensibles à une telle exigence, mais encore ils imposent à toute cette scène le lourd appareil de commentaires aussi bavards qu'intempestifs. En dépit de leur bonne foi et de leur bon vouloir, ils ne réussissent qu'à mettre en évidence les indéniables raideurs de leur sensibilité spirituelle et littéraire¹⁷.

Dernier objet de notre brève enquête, la Pénitente de la Sainte-Baume correspond à l'une des représentations les plus typiques de la sainte au siècle classique. Indépendamment de notre *corpus* héroïque, ces « tableaux de la Madeleine » connaissent chez les poètes un succès auquel les interprétations plastiques servent à la fois de relais et d'illustration. L'ermite décharnée se voit proposée à la méditation des fidèles tant par les ouvrages de piété que par la poésie dévotionnelle, genre florissant s'il en est à cette époque. La persistance d'un tel crédit doit beaucoup à la nature paradoxale du thème, source de variations à l'infini sur la base de quelques figures antithétiques. En effet, la courtisane volontairement enlaidie et dénudée se présente, au même titre du reste que d'autres types féminins célébrés à la même époque¹⁸, comme l'incarnation parfaite d'un oxymore. Non seulement son image résulte de l'association des contraires (affreuse beauté, douce pénitence, aimable horreur de la retraite, etc.), mais chaque terme de la

¹⁷ S'il était possible de confier *a posteriori* une telle scène à un poète contemporain mieux « outillé » pour la rendre, nous porterions notre choix sur Claude Hopil (1585-1633), audacieux prospecteur des espaces réservés de la vie spirituelle.

¹⁸ Celui de la « belle Maure », ou de la « belle Ténébreuse » par exemple, qu'affectionnent notamment les disciples français du Cavalier Marin.

combinaison subsiste à part entière dans un rapport de coexistence extrêmement tendu avec le pôle inverse. Pour intéressante qu'elle soit, cette structure ne se révèle cependant pas d'une fécondité sans bornes. Au contraire, elle sollicite souvent la facilité et n'aboutit alors qu'à une accumulation de *conchetti*, cadre obligé de quelque plate méditation sur les bienfaits de la vie solitaire. L'exercice spirituel dégénère ainsi en recette pieuse truffée de mécanismes voyants. Un bilan si implacable mérite sans doute le correctif de quelques exceptions¹⁹, mais nous ne croyons pas défigurer outre mesure la collection des « Saintes-Baumes » baroques en minimisant de la sorte leur dimension spirituelle. Or c'est exactement ce genre de littérature que nos poètes épiques intégreront à leurs ouvrages.

5. En guise de conclusion

Le constat provisoire auquel nous induisent ces fragments d'analyse n'a rien de particulièrement euphorique. Il va de soi qu'une exploration plus fouillée de ces textes ne manquerait pas d'arrondir les angles un peu acérés de nos appréciations. C'est néanmoins sur la foi d'une certaine familiarité avec ces œuvres que nous maintenons, *mutatis mutandis*, la thèse de l'échec. Or l'impasse vers laquelle convergent presque fatalement tous nos magdaléniens invite à porter le regard au-delà du simple fait littéraire. Nous y percevons d'une part un indice significatif pour l'appréhension du sentiment religieux tel qu'il se développe dans l'atmosphère de la réforme tridentine. D'autre part, ces textes pourraient refléter jusque dans leurs maladresses et leurs insuffisances les grandeurs et les limites d'une certaine orientation de la pastorale.

Les faiblesses majeures de nos poèmes héroïques tiennent *grosso modo* en trois points. La préférence qu'affichent les auteurs à l'endroit de motifs secondaires et anecdotiques contribue au premier chef à déséquilibrer les virtualités de la figure originelle. Non seulement les scènes déterminantes de la *vita* sont traitées superficiellement, mais encore elles se voient supplantées par toute une série de développements parasites. Semblables disproportions trahissent une méconnaissance du sujet dans son essence. En

¹⁹ Parmi les méditations poétiques les mieux venues, il faudrait notamment signaler celles d'Antoine Godeau, qui fut évêque de Grasse après avoir été un familier de l'Hôtel de Rambouillet.

second lieu, le destin de la Madeleine s'inscrit trop souvent dans un itinéraire peu cohérent, voire indifférent aux exigences d'une logique élémentaire. Nous avons souligné une disparité caractéristique entre l'expression banalisée de la faute et celle, démesurée, de la contrition. L'inconséquence frappe d'autant plus que, pour la plupart de nos écrivains, le repentir ne s'assimile pas à un moment précis de l'évolution intérieure de Madeleine, mais se présente au contraire comme un motif de circonstance dont les multiples reprises ont une fonction essentiellement décorative et conventionnelle. C'est ainsi que les lamentations de l'héroïne sur son iniquité passée reviennent invariablement dans chaque séquence : onction, dévotion au Calvaire, plainte devant le tombeau vide, retraite pénitentielle de la Sainte-Baume, toutes ses scènes sont pour la sainte l'occasion de se répandre en larmoyantes imprécations contre elle-même. L'expression « pleurer comme une Madeleine » n'a, à cet égard, rien d'usurpé. On devine combien ce nivellement des perspectives affaiblit la teneur du récit premier. Enfin, le « crime » de Madeleine se limite presque toujours à une faute de comportement : le portrait de la mondaine sert très exactement de repoussoir à l'idéal de la vierge prudente, tel qu'il se dégage d'une morale normative inscrite dans un conditionnement socioculturel donné. A travers l'opulente châtelaine de Magdalon, toutes les femmes légères ou réputées telles encourent la réprobation sans appel de la Muse dévote. Se laisseront-elles fléchir par l'exemple de la Madeleine, comme ne cessent de le souhaiter nos poètes, leur conversion n'en fera guère que des anti-mondaines, avec tout ce qu'un tel privatif implique d'aridité dans l'exercice de la vertu. La condamnation du monde à laquelle l'histoire de la pécheresse convertie sert de prétexte procède en quelque sorte d'une réaction tautologique, dans la mesure où elle ne renvoie qu'à elle-même. Autre chose eût été de dénoncer, à travers l'expérience d'un échec individuel, les dangers et les illusions que recèle la quête effrénée des biens immédiats. Mais il eût fallu pressentir peut-être, dans les vains débordements de la coquette, une intolérable nostalgie du bonheur.

Comment expliquer le résultat décevant de ces tentatives littéraires bien intentionnées, sinon en invoquant la prééminence des impératifs moralisants sur les voies de l'expérience spirituelle? Les historiens de la Madeleine baroque s'accordent pour envisager la sainte comme l'une des incarnations les plus spécifiques du catholicisme post-tridentin. Non seulement elle contribue à illustrer le renouveau du sacrement de la pénitence, mais l'articulation de son destin sur une mutation totale et inopinée la rend particulièrement

accessible à une sensibilité que subjuguent à la fois la densité du mystère et l'éloquence des effets théâtraux. Il reste que ce thème si suggestif et si heureusement accordé aux attentes de l'époque n'a engendré pour l'essentiel que des œuvres réputées à juste titre médiocres²⁰. En dépit de la ferveur que reflète l'immense production artistique dont elle est l'objet, la « grande sainte du XVII^e siècle » paraît avoir été utilisée, mise à profit plutôt que contemplée pour elle-même. On vénère universellement en elle la « guide des pécheurs », mais on ne lui laisse pas, préalablement, le loisir de se trouver. Figure de proue de la Réforme catholique, la Madeleine se voit de ce fait ramenée à une signification imposée et univoque. On exaltera à ses dépens une dévotion de type ascétique dont la teneur excède rarement la condamnation du péché de la chair. Encore ce dernier prendra-t-il — pudeur oblige! — les traits d'une galanterie relativement convenable. Et parce qu'une telle leçon n'est pas exempte d'austérité, on trouvera de quoi la faire passer dans le pathétique romanesque et sentimental de la *vita* légendaire adaptée au goût du siècle.

Principe évident de stérilité poétique, cette imposition d'un sens réducteur ne serait-elle pas avant tout le fait d'une pastorale trop accueillante aux sollicitations d'un idéal plus ou moins fictif? Appeler les hommes à la conversion équivaldrait moins, dans son optique, à les rencontrer dans leurs incertitudes et leurs déconvenues qu'à les aligner sur un modèle décrété irréprochable. L'accent mis sur le comportement, jugé désastreux, de la jeune Madeleine nous paraît à cet égard très éloquent. A envisager les choses sous cet angle, il ne serait sans doute pas inopportun de suivre, indépendamment de la désaffection de notre thème, les divers courants qui prolongent ou entretiennent cette littérature de type « magdalénien ».

Simone de Reyff

²⁰ L'explication la plus commode est que la Madeleine n'a malheureusement pas trouvé de chanfre à sa mesure. Mais alors, pourquoi les meilleurs poètes n'ont-ils pas été tentés par un si beau sujet? Faut-il leur supposer un instinct de prudence, qui les tient à l'écart d'un domaine trop uniformément exploité?